

La figure de l'arabe, entre images et imaginaires dans *Meursault, contre-enquête* de Kamel Daoud

Hanane SAYAD-EL BACHIR ⁽¹⁾

Introduction

Depuis les années deux mille à nos jours, nous assistons à l'émergence d'une nouvelle vague d'écrivains, une floraison d'imaginaires et des aventures dans l'écriture s'inscrivant dans des champs métaphoriques et symboliques complexes et où s'entremêlent fragmentation, hétérogénéité et métissage. Leurs textes produisent un effet pittoresque et imagé, manifestant une originalité dans la forme car les préoccupations esthétiques prennent une large place. Ainsi, il nous a semblé intéressant de saisir ce nouveau paysage littéraire et d'en faire notre objet d'étude.

Cet article se veut une lecture du roman de Kamel Daoud *Meursault, contre-enquête*, paru aux éditions Barzakh en 2013¹.

C'est dans un registre à la fois lyrique et pathétique que Kamel Daoud va réécrire *l'Etranger* de Camus et ce à travers une écriture subversive, renversant certaines normes, brouillant des pistes de lecture par des mises en abyme, des formes narratives spécifiques et une symbolique verbale qui lui est propre. Une écriture qui se veut un regard croisé sur la société dans ses ruptures, son altérité et ses convergences. Ainsi, notre approche ne sera pas centrée sur la forme et la spécificité de l'écriture de Kamel. Daoud mais elle tentera de répondre à la manière dont l'auteur réécrit l'histoire de l'arabe tué par Meursault en faisant appel à son imaginaire. Nous reviendrons sur certaines images récurrentes dans son texte et ce afin de répondre à notre question principale :

Quelles sont les représentations et images véhiculées et quels sont les différents imaginaires déployés dans ce roman ?

Nous nous proposons de réfléchir dans un premier temps sur l'aspect formel du texte de Kamel Daoud afin de repérer sa spécificité pour passer dans un second temps à certaines représentations qui font appel à l'Histoire

⁽¹⁾ Université Oran 2, Mohamed Ben Ahmed, 31 000, Oran, Algérie.

¹ N'ayant pas pu lire l'édition Actes sud de 2014, il est à préciser que notre réflexion s'appuie sur l'édition algérienne puisque la seconde n'était pas à notre disposition.

et à la mémoire. Notre lecture est centrée aussi bien sur la forme du texte que les différentes représentations et images qui génèrent une appartenance identitaire et une expression culturelle et linguistique spécifiques.

Pour cela nous nous appuyons sur quelques aspects formels qui nous permettront de repérer le fonctionnement interne du texte. Ensuite, nous focaliserons notre attention sur certaines représentations en mettant en relief les images récurrentes, une étude essentiellement lexicale s'impose et ce à la lumière d'une approche thématique en vue de déceler les thèmes et les imaginaires déployés dans cette fiction.

Le texte de Kamel Daoud se trouve à la croisée de plusieurs approches qui tentent de le cerner, d'en déceler les différents sens qu'il déploie ainsi que les différents mécanismes de signification qu'il génère.

Il serait intéressant de rendre compte de la « fabrication de ce texte, de sa facture et de son mode de signification » (Jeandillou, 2013, p. 3). Néanmoins, nous nous limitons dans cet article à certaines figures de style telles que la métaphore, la parodie, l'ironie ainsi que les registres littéraires dominants et nous enchaînons sur les images récurrentes et l'imaginaire de l'auteur.

Ce qui a retenu notre attention dans ce roman, c'est l'image de la terre algérienne associée à la femme violentée dont on a abusé et qui donne au texte une certaine spécificité :

« La terre de ce Pays sous la forme de deux femmes imaginaires : la fameuse Marie, élevée dans la serre d'une innocence impossible, et la prétendue sœur de Moussa / Zoudj, lointaine figure de nos terres labourées par les clients et les passants, réduite à être entretenue par un proxénète immoral et violent. Une pute dont le frère arabe se devait de venger l'honneur. Si tu m'avais rencontré il y a des décennies, je t'aurais servi la version de la prostituée/terre algérienne et du colon qui en abuse par viols et violences répétés. » (Daoud, 2013, pp. 86-87)

Cette image nous renvoie au système colonial et ce qu'il a engendré comme oppressions et injustices, le rapport colonisé/colonisateur. L'écrivain est conscient des effets du joug colonial, des massacres et actes de violence perpétrés à l'égard de son peuple.

« Il était el-roumi, « l'étranger ». Des gens du quartier avaient montré à ma mère sa photo dans un journal, mais pour nous il était l'incarnation de tous les colons devenus obèses après tant de récoltes volées. » (Daoud, 2013, p. 52)

« Eux, étaient "les étrangers", les roumis que dieu avait fait venir pour nous mettre à l'épreuve, mais dont les heures étaient de toute façon comptées, ils partiront un jour ou l'autre, c'était certain » (Daoud, 2013, p. 84).

Tous ces passages du roman reflètent un pan de notre Histoire et de notre mémoire selon la sensibilité et l'imaginaire de l'auteur ainsi que l'angle qu'il a choisi de privilégier.

Tout le roman de Kamel Daoud est Une parodie du texte camusien par des citations mises entre guillemets, des reprises des phrases de l'original tournées avec humour et ironie :

« Aujourd'hui, Maman est morte » / « Aujourd'hui, Ma est toujours vivante » (Daoud, 2013, p. 13).

Et « L'Absurde Camusien ? » « L'Absurde, c'est mon frère et moi qui le portons sur le dos ou dans le ventre de nos terres, pas l'Autre » (Daoud, 2013, p.18).

C'est avec un style provocateur qu'il dévoile sa pensée en mettant en scène le personnage Haroun qui défend la cause de son frère Moussa, tué par Meursault sans aucune raison, évoquant l'insensé, l'inattendu et la souffrance qu'il endure après la mort de son frère.

Il est à constater la présence d'un certain nombre de présupposés et de sous-entendus dont les sens implicites ne passent pas inaperçus, citons entre autres, *dans l'Etranger*, les algériens regardent les européens en silence dans ces beaux quartiers qui n'étaient réservés qu'à eux et dont les indigènes n'avaient pas droit d'accès et cela est souvent occulté de la mémoire collective. Toutefois, Dans Meursault contre-enquête, ce sont européens qui reviennent en Algérie errant et en quête de leurs espaces de vie antérieure, cette *ironie, une forme de discours implicite est l'une des caractéristiques ou bien des stratégies d'énonciation du texte de Daoud.*

Tout le texte renferme une symbolique verbale qui lui est propre, accompagnée d'interférences codiques puisque nous passons du français à l'arabe et à l'anglais « poor Meursault, where are you ? » (Daoud, 2013, p. 17), « Malou khouya, malou majache... » (Daoud, 2013, p. 78) ; la technique de la mise en abyme est dominante dans le texte de Kamel Daoud, de par l'insertion et l'enchâssement d'un récit dans un autre : nous passons du passage où le personnage évoque la religion à l'image du père, la mère, le village Hadjout et Meriem, sa bien-aimée.

Le texte de Daoud n'est pas constitué que de structures linguistique, syntaxique, morphologique uniquement mais de tout un imaginaire, de tout un inconscient collectif et individuel, pouvant être exploité sur le plan social, historique, idéologique, psychanalytique...

Par ailleurs, tout au long de la trame narrative, s'entremêlent différents registres littéraires : tragique pour montrer le caractère inéluctable du destin de Moussa, l'arabe tué par Meursault sans remords ni compassion, provoquant ainsi crainte et pitié ;

« Je veux dire que c'est une histoire qui remonte à plus d'un demi-siècle. Elle a eu lieu et on en a beaucoup parlé. Les gens en parlent encore, mais n'évoquent qu'un seul mort-sans honte vois-tu, alors qu'il y en avait deux, de morts. Oui, deux. La raison de cette omission ? Le premier savait raconter au point qu'il a réussi à faire oublier son crime, alors que le second était un pauvre illettré que dieu a créé uniquement, semble-t-il, pour qu'il reçoive une balle et retourne à la poussière, un anonyme qui n'a même pas le temps d'avoir un prénom. » (Daoud, 2013, p. 13)

L'auteur use d'un registre pathétique afin d'émouvoir les lecteurs que nous sommes et susciter en nous une peine d'une grande ampleur eu égard au destin tragique de Moussa ; Ce passage est fertile de connotations, de par le lexique utilisé par Daoud, le choix, l'emploi et la récurrence des mots : « histoire qui remonte à plus d'un demi-siècle, savoir raconter, faire oublier son crime, le premier savait raconter, le second était pauvre, illettré... », renvoyant à la colonisation, au rapport à l'Autre, à l'identité, à l'altérité, autrement dit, à une grande part de notre Histoire et de notre mémoire. « La raison de cette omission ? », cette interrogation dissimule un certain nombre de non-dits.

Le personnage Haroun parle au nom de son frère pour défendre sa cause et lui redonner une place dans le texte et ce par le biais de la langue de l'Autre, dont les mots ont un poids, une valeur, une charge sémantique et un impact considérable sur le lecteur. Cette langue qui fut comme l'a dit Kateb Yacine « un butin de guerre » durant la période coloniale, l'est toujours et demeure pour Kamel Daoud un subterfuge qui lui permet de donner chair à la figure de « l'arabe ». C'est la raison pour laquelle, Haroun et Moussa (*Ouled el assasse* / Fils du gardien) sont le fil conducteur de l'œuvre.

Il passe également au registre satirique pour dénoncer les défauts et les travers de l'Algérie coloniale et actuelle.

Ces passages mettent en évidence le style de Daoud, son lexique, sa syntaxe et tous les phénomènes linguistiques dominants dans son texte tels que la polysémie ou la connotation.

Représentations et Imaginaires

La lecture thématique que j'applique, cherche à circonscrire dans l'œuvre un ensemble d'images qui peuvent constituer le conscient et l'imaginaire d'un écrivain. « Le thème désigne tout ce qui, dans une œuvre, est un indice particulièrement significatif de l'être-au-monde propre à l'écrivain » (Bergez, 2002, p. 102).

Notre approche tend à dessiner un réseau d'associations significatives et chaque lecteur interprète le texte en fonction de ses propres intuitions et selon son point de vue subjectif.

« Fonctionnellement, le thème, repérable par sa "fréquence visible" et sa "répétition", peut s'apparenter à la notion de variation dans une partition musicale, puisqu'il en détermine à la fois, pour celui qui se propose de l'interpréter, la cohérence et l'originalité. » (Roger, 2004, p. 55)

C'est à partir d'une étude lexicale que nous relevons le thème de l'identité, qui nous permet de découvrir le sens d'un texte et de déceler l'imaginaire de l'auteur Kamel Daoud. Ce thème est représenté de manière explicite tout au long de la trame narrative, ce qui ne demande pas un grand effort pour le déceler et le discuter.

Il est à noter que sa seule et unique obsession est de restituer l'identité, que l'Arabe soit reconnu et, par extension, les siens, son peuple afin de rétablir certaines injustices.

Pendant, chez d'autres écrivains, le thème de l'identité peut être suggéré de manière symbolique et pour le cerner, nous devons adopter une démarche qui s'appuie sur le sens d'association ou d'analogie à partir d'une réalité.

L'identité et ses enjeux

La thématique de ce texte tourne autour des enjeux identitaires. L'auteur de « Meursault contre-enquête » donne un nom à l'arabe qui n'était pas nommé chez Camus et qui était doublement tué, le fait qu'il soit assassiné sans savoir pourquoi par Meursault et le fait qu'il ne soit pas nommé car on tue doublement une personne quand on ne lui donne pas un nom. Il se devait donc de lui donner une place et une existence :

Selon Edward Saïd dans un des Essais fondateurs de la théorie postcoloniale, « Les arabes dans *La Peste et L'Etranger* sont des êtres sans nom qui servent d'arrière fond à la grandiose métaphysique européenne qu'explore Camus » (Saïd, 1989, p. 205).

En lisant ce livre qu'il qualifie de « maudit », le narrateur se sent insulté et humilié à la fois, il éprouve même une sensation de suffocation, le mot « arabe » revenait vingt-cinq fois et à aucun moment, le nom de moussa n'apparaît !

L'inexistence du nom de l'arabe constitue la ligne directrice de toute la trame narrative « Ce livre maudit », renvoyant à l'Étranger, « je me suis senti insulté », « prêt à suffoquer », « Le nom de Moussa ! Nulle part », le narrateur insiste sur la récurrence du mot « arabe » dans l'œuvre camusienne, sans que cet arabe ne soit nommé. Il semblerait que cela constitue un leitmotiv pour Daoud suscitant en lui le désir et le besoin d'écrire et tout le texte évoquera la colère et la dureté du personnage Haroun contre Meursault. Rien n'est fait de manière aléatoire et certaines récurrences sont révélatrices et chargées de sens.

Cette image dévalorisante de l'arabe qui ne mérite pas un nom dénote l'esprit dominateur du colonisateur, vu comme un être supérieur, normal, civilisé, ayant un cadre de référence unique, contrairement à l'Autre qui est considéré comme un être inférieur, sans valeurs, n'ayant aucune civilisation, acculturé, imperméable à l'éthique, incarnant le mal absolu, détruisant tout ce qui l'approche. Les colonisés sont des êtres différents, des barbares qu'il faille assimiler en vue de les transformer en esclaves. « Le filet de racisme, de stéréotypes culturels, d'impérialisme politique, d'idéologie déshumanisante qui entoure l'arabe ou le musulman est réellement très solide... » (Saïd, 1980, p. 68).

L'arabe vu tel un fléau grave dont il faut se protéger ou se défendre, est une figure récurrente en littérature, citons entre autres, *La Peste* de Camus où son image est associée aux rats. Ces arabes qui meurent de la peste sans être nommés.

Soit il n'est pas nommé du tout, il est l'arabe, terme générique utilisé pour le rendre invisible ; soit, l'autre lui attribue des caractéristiques répugnantes et déshumanisantes, des destins tragiques et poignants, renvoyant à l'histoire de la domination française en Algérie.

Le texte est le regard d'un personnage sur la condition humaine. Il évoque l'être humain, l'identité, le parcours d'un homme obsédé par un fantôme. Ce texte se veut une réflexion sur l'altérité et la façon dont on se construit. Le rapport à la colonisation, à l'arabité, à la culture est dominant dans le texte. Une écriture qui défend la dignité de la valeur humaine, citons à cet effet, les propos d'Edward Saïd

« L'humanisme se nourrit de l'initiative individuelle et de l'intuition personnelle, et non d'idées reçues et de respect de l'autorité : Enfin et surtout, l'humanisme est notre seul, je dirais notre dernier rempart contre les pratiques inhumaines et les injustices qui défigurent l'histoire de l'humanité. » (1980, p. 19)

Langue, Identité, altérité, entre convergences et ruptures

La langue française occupe une place importante dans le récit, dès le début du texte, sont évoqués les écrits et le style de Camus, utilisant l'art du poème pour parler d'un coup de feu à tel point que personne ne sait « si Moussa avait un revolver, une philosophie, une tuberculose, des idées ou une mère et une justice... Tous sont restés la bouche ouverte sur cette langue parfaite » (Daoud, 2013, p. 13).

L'auteur revient dans le passage qui suit sur la langue française et la place qu'elle occupe, elle permet de mettre fin au mutisme du passé et à défendre des causes.

« C'est d'ailleurs pour cette raison que j'ai appris à parler cette langue et à l'écrire ; pour parler à la place d'un mort, continuer un peu ses phrases. Le meurtrier est devenu célèbre et son histoire est trop bien écrite pour que j'aie dans l'idée de l'imiter. C'était sa langue à lui. C'est pourquoi, je vais faire ce qu'on a fait dans ce pays après son indépendance : prendre une à une les pierres des anciennes maisons des colons et en faire une maison à moi, une langue à moi. Les mots du meurtrier et ses expressions sont mon bien vacant. » (Daoud, 2013, pp. 13-14)

Par ailleurs, le narrateur s'interroge sur son arabité, qui relève beaucoup plus du patrimoine et du culturel, évoque la religion « Pratiques rituelles du vendredi » : « C'est l'heure de la prière que je déteste le plus... j'ai en horreur les religions... » (Daoud, 2013, p. 97).

Cette audace face au sacré engendre souvent des dérapages qui peuvent avoir un impact considérable sur le lecteur et entraîner par voie de conséquences des amalgames et des confusions entre le personnage Haroun, qui est un personnage de fiction, strictement réductible aux mots et l'écrivain Kamel Daoud.

Ayant engendré un certain nombre de glissements sémantiques chez le lecteur, notre article se veut une réflexion sur le roman de Kamel Daoud et les différentes stratégies discursives qu'il adopte pour redonner une place à l'Arabe et ce à travers un discours humaniste dont les sens implicites et positions idéologiques sont à exploiter. Ce roman transgresse l'œuvre camusienne et différents imaginaires se croisent et s'affrontent, (visions des écrivains et des lecteurs) d'où les multiples écarts de réception de part et d'autre de la méditerranée. La question de la réception ne serait-elle pas une nouvelle piste à exploiter ?

Bibliographie

- Bergez, D. (2002). *Méthodes critiques pour l'analyse littéraire*. Paris : Nathan.
- Daoud, K. (2013). *Meursault, contre-enquête*. Alger : Barzakh.
- Jeandillou, J.-F. (2013). *L'analyse textuelle*. Paris : Armand Colin.
- Mokhtari, R. (2006). *Le nouveau souffle du roman algérien, essai sur la littérature des années 2000*. Alger : Chihab.
- Roger J. (2004). *La critique littéraire*. Paris : Nathan.
- Saïd, W.-E. (1980). *L'Orientalisme L'Orient créé par l'Occident*. Paris : Seuil.
- Saïd, W.-E. (1989). Representing the Colonized : Anthropology's Interlocutors. *Critical Inquiry*, 15(2), 205-225. The University of Chicago Press, URL: <http://www.jstor.org/stable/1343582>.